



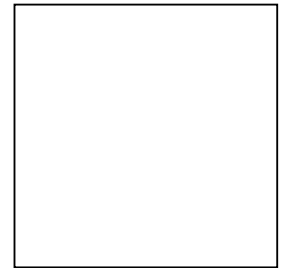
CATHERINE REVERZY

« À Budapest le jour se lève aussi »

(Ferenczi et son temps)

BUDAPEST, PREMIERES ANNÉES DU SIECLE. Sur les eaux noires du Danube à la tombée du jour commencent à trembler les reflets des lumières, au son des premiers violons.

Dans les rues de Pest, où se multiplient les immeubles Art Nouveau, les cafés s'animent. Certains, comme l'Europa, ont un somptueux décor de velours rouge et de stucs dorés dignes d'une salle d'opéra. C'est là que se réunissent les intellectuels et les artistes. On parle le hongrois et l'allemand. On veut apprendre le français, pour traduire les œuvres littéraires... Romain Rolland, Maupassant, Zola, Anatole France, Verlaine, Coppée, Baudelaire... On dit que le français est la langue de l'avenir. Beaucoup rêvent d'aller à Paris, la ville de l'esprit et du progrès. Mais pour presque tous, le train s'arrête à Vienne où ils sont allés étudier, quelques années plus tôt. L'esprit voyage plus facilement : d'une capitale à l'autre les idées s'importent, s'exportent. Ici peut-être davantage encore qu'ailleurs, un mot d'ordre : cosmopolitisme. Si celui-ci est partout une clé pour la modernité, il représente aussi pour les Hongrois, de manière plus profonde, l'ultime tentative de se démarquer de l'hégémonie culturelle et linguistique de Vienne... C'est enfin un moyen de secouer le joug du conservatisme et de son corollaire dans le domaine des lettres, des arts et des sciences : l'académisme. Dans la capitale du royaume de Hongrie, ceux-ci sont particulièrement prégnants. Les jeunes générations d'intellectuels ont une conscience



**Extrait d'une
critique d'Ozkar
Jaszi au sujet des
Poèmes Nouveaux
d'Endre Ady.**

aiguë du retard de leur pays, même si Budapest apparaîtrait étonnamment moderne en comparaison de l'ensemble du territoire : dans la Hongrie de François-Joseph existe encore un régime quasi féodal : les grands propriétaires règnent sur un peuple de paysans tandis qu'un prolétariat misérable vient s'entasser autour de Budapest.

La Hongrie de 1900 porte le poids de l'héritage de la fin du XIX^e siècle : malgré le Compromis de 1867, la vie politique s'est marquée par une altération des rapports avec l'Autriche. Le mouvement nationaliste hongrois, libéral, voire progressiste au moment de la Révolution de 48 contre Vienne, décapité lors de son écrasement, a depuis une vingtaine d'années retrouvé sa vigueur. Mais il apparaît maintenant conservateur à la génération montante, fortement politisée (à la différence de celle de Vienne à la même époque), ouverte à l'influence des idées socialistes venues d'Europe Occidentale. En 1890, avait été créé un Parti Social Démocrate, dont la véhémence avait déclenché une cascade de persécutions policières. En 1896, tandis qu'on fêtait en même temps que l'anniversaire de l'Empereur le millénaire du royaume de Saint-Étienne, le peuple s'était mobilisé. De violentes échauffourées avaient éclaté un peu partout dans le pays, ébranlé par un raz-de-marée de mouvements revendicatifs.

C'était dans un tel climat, pratiquement insurrectionnel, alors qu'il rentrait de Vienne où il venait de terminer ses études de médecine et son service militaire, que Ferenczi s'était retrouvé en 1897 sur le terrain d'une pratique hospitalière, au service d'une population extrêmement pauvre, et socialement marginalisée (malades mentaux, vieillards, homosexuels, prostituées). Qu'il s'agisse de son intérêt pour la prévention, pour la pédagogie, pour l'enfant, pour les « cas difficiles », qu'il s'agisse de sa volonté d'action, de ses recherches techniques et sur le traumatisme psychique, ses préoccupations d'analyste garderont la trace de l'expérience de ces premières années. En 1900, il s'installe comme neurologue.

Mais suivons-le plutôt dans les cafés, où, extrêmement convivial, il rejoint ses amis, presque chaque soir. Nous disions que

les idées nouvelles y circulaient, s'y répandaient. En 1900 est fondée autour du sociologue Oskar Jaszi la revue *Vingtième Siècle*, ainsi que quelques mois plus tard la Société des Sciences Sociales, destinées à propager la libre pensée et le développement d'études sociologiques modernes, « en se tenant à l'écart des dogmes et des vérités de parti ». De ce groupe se détacheront des personnalités comme le philosophe Georges Lukacs, l'historien de l'art Arnold Hauser, le sociologue Mannheim. Ferenczi collabore à la revue, il s'y occupera quelques années plus tard du domaine de la psychanalyse. Dès cette époque, il est lié d'amitié avec un jeune écrivain du nom d'Hugo Ignatus. Poète, essayiste, mais surtout critique littéraire et excellent organisateur, celui-ci va bientôt devenir le catalyseur du renouveau littéraire hongrois. Il est entouré d'écrivains alors débutants, comme Frédéric Karinthy, Désiré Kostolanyi, Milahy Babits, qui sont entrés depuis dans l'histoire de la littérature hongroise (plusieurs de leurs ouvrages ont été traduits dans notre langue).

Ainsi donc à l'Europa, au Haddik, ou encore au Pilvax, ces messieurs ont leur table. On y aperçoit aussi Béla Bartok, quelquefois. C'est un jeune homme d'une vingtaine d'années, qui termine ses études au Conservatoire.

Ferenczi est le portrait type de l'intellectuel de « Budapest-1900 » : vingt-sept ans, orateur brillant, tempérament révolutionnaire, issu de la bourgeoisie juive cultivée, aimant mener la belle vie, persuadé que le XX^e siècle va être celui de la justice sociale et de la paix. Il a foi en la science. Il est connu, dans les milieux qu'il fréquente, comme un médecin aux idées « avancées », qui publie régulièrement dans la revue *Thérapeutique*. Dans ses articles en effet, il malmène l'orthodoxie du savoir, critique les théories en cours, se plaint du conservatisme universitaire, même si la science fait alors partie de l'avant-garde dans le monde des idées. Pourquoi, demande-t-il par exemple, n'y parle-t-on jamais de l'amour alors que l'amour est depuis des siècles l'inépuisable matière première de la littérature ? On voit s'annoncer dans un tel questionnement, les travaux de Freud qui sont dans l'air du temps, et dont Ferenczi raconte plus tard avoir lu deux articles

qui ne l'avaient pas convaincu, et qu'il s'était empressé d'« oublier ». Pourquoi les jeunes médecins sont-ils exploités à l'hôpital « au nom du soi-disant intérêt du service », qu'ils fuient dès lors le plus vite possible pour s'installer ? Pourquoi ne donne-t-on pas de morphine aux vieillards démunis, alors que les patients qui peuvent la payer en reçoivent ? Pourquoi publie-t-on toujours ses succès et jamais ses erreurs ? Pourquoi les scientifiques refusent-ils de s'intéresser au phénomène du spiritisme qui est, insiste-t-il, un fait de société ? Tout le monde sait que la neurasthénie est un fourre-tout qui sert à masquer l'ignorance des neuropsychiatres : quand se décidera-t-on à en nuancer le diagnostic ?

Ces articles – pré-psychanalytiques – ont ceci de remarquable qu'ils sont révélateurs de la personnalité de Ferenczi, du cheminement qui le conduira bientôt jusqu'à Freud, en même temps qu'ils brossent un vivant tableau de la neuro-psychiatrie de l'époque.

De 1900 à 1905, le pays n'a cessé d'être agité par les revendications : réforme agraire, problème des nationalités, suffrage universel. Les grèves se multiplient. Le gouvernement s'efforce de maintenir l'ordre, mais s'affronte de plus en plus à la montée des idées socialistes.

1906, on se bat dans les journaux pour la liberté d'expression. Cette année-là, Ferenczi est nommé expert auprès des tribunaux. C'est pour lui une façon de s'engager : il dénonce ouvertement le droit des juristes à « condamner quelqu'un pour homosexualité ». Il risque sa carrière : à l'époque, les homosexuels sont jetés en prison (comme le fut Oscar Wilde en Angleterre).

1906, Bartok affirme de son côté ses idées « progressistes » : adversaire des nationalismes – y compris le nationalisme hongrois – il parcourt avec Kodaly, les routes de Hongrie et de Roumanie, pour enregistrer les airs populaires qui nourriront ensuite son œuvre. Il publie un manifeste qui revendique pour le folklore, la place d'honneur dans la culture musicale.

1906. Les articles qu'un jeune journaliste – correspondant à Paris – publie depuis quelques temps dans le *Budapesti Hirlap*, un quotidien démocratique, commencent à irriter la presse conservatrice. Ceux-ci sont signés Endre Ady. Ady multiplie les provocations : « Excepté en Hongrie, la vie veut se renouveler partout en Europe », « nous sommes une petite peuplade retardataire, des espèces de mendiants ! », ou encore : « comme les gens à demi cultivés, les intellectuels hongrois sortent tout de suite leurs comparaisons ». Les chroniques d'Ady, qui malheureusement n'ont pas été traduites, donnent à la fois un reflet très coloré de la mentalité magyare, de l'esprit des radicaux et progressistes de l'époque et de l'humour hongrois. Elles sont d'une férocité exemplaire ! Ady, fort bel homme, personnalité séduisante, allait devenir le plus grand poète hongrois du XX^e siècle. (On a pu comparer son œuvre poétique, peu traduite, à celles de Rilke et de Trakl.)

En 1907, la critique se déchaîne contre ses *Poèmes Nouveaux*, en invectives révélatrices de ce qui est alors insupportable pour la littérature traditionnelle : « Ady étale son Moi au lieu d'exalter le sentiment patriotique ! » Avant lui, a écrit E. Karatson, « la poésie hongroise se bornait à s'épancher en éloges sur le sort difficile du Magyar et à flatter la vanité nationale dans des rêveries héroïques ». Oskar Jaszi reconnaît d'emblée son génie : « la triste plaine hongroise vibre enfin, et pour de bon, dans le feu des forces révolutionnaires ! » Voici bientôt qu'aimer la poésie d'Ady, c'est prendre position dans les questions politiques et sociales. Dans ses articles, abondants, le journaliste qu'il restera toujours ne tarit pas d'éloges à l'égard de la France – qu'il idéalise d'ailleurs un peu naïvement. Mais ne s'agit-il pas pour lui, à chaque fois, d'un coup de griffe destiné à sortir la Hongrie de sa torpeur et de sa bonne conscience ? C'est ainsi qu'il affiche sa sympathie pour les émeutes du 1^{er} mai à Paris, pour la réhabilitation de Dreyfus, ou pour la Séparation de l'Église et de l'État. Il y a tout lieu de penser qu'en 1907 Ferenczi est un lecteur assidu des articles d'Ady, et que les poses décadentes du poète qui étale sa vie privée et son narcissisme d'étoile

l'exaspèrent – ou le font sourire. Telle était en général l'attitude des partisans et des admirateurs d'Ady.

Passionné de livres et de littérature, en même temps qu'il s'irrite volontiers de la vanité facile des écrivains, Ferenczi est un brasseur d'idées. Sa biographie contribue à nous éclairer à ce sujet : son père, libraire, s'était battu en 48 dans les rangs des patriotes, et était devenu l'éditeur d'écrivains contestataires. Dans la librairie, qu'adolescent, après la mort de son père, il considère comme « un second foyer », se tenaient réunions, débats et même concerts, organisés par un de ses frères aînés, musicien. Ajoutons que la mère de Ferenczi n'était pas de reste : elle avait créé une association des femmes juives de Hongrie.

... Quelques mots encore sur Ferenczi et les livres. C'est la littérature qui l'aide, avant 1908, à remettre en question la nosographie médicale de la folie, à ses yeux « dépourvue de sens ». La description des fous qu'il rencontre chez Maupassant, Ibsen, Dickens, le poète hongrois Arany, lui semble plus juste, plus parlante que celle des tenants des théories de la Dégénérescence « qui s'acharnent en hypothèses stériles sur les mouvements moléculaires des cellules cérébrales ». On peut imaginer l'influence qu'exerce aussi sur lui l'amitié d'Hugo Ignotus : Ferenczi écrira plus tard que celui-ci sut jouer auprès de lui « le rôle d'un réactif sensible, lui permettant d'éprouver au cours de longues discussions, grâce à son intuition, la validité de ses idées »... et ne se gênait pas pour critiquer la platitude de son style de scientifique !

En 1908, Ignotus fonde la revue littéraire *Nyugat* (en français : « Occident »), qui devient bientôt un mouvement et un regroupement d'écrivains. Babits, Kostolanyi et Karinthy sont les plus connus, Sigmond Moritz, Gyula Juhasz, Margitt Kaffka, Arpad Toth en seront d'autres. Un article d'Ady, « le Pimodan hongrois », qui est à la fois une profession de foi de l'héritage symboliste et un éloge des Paradis Artificiels, inaugure le premier numéro (janvier 1908). Ady devient immédiatement le porte-drapeau du *Nyugat*.

Dès 1908, alors qu'il est encore inconnu du public, ignoré par la critique, Bartok est salué par le *Nyugat* comme l'annonceur de la musique moderne. Il vient de composer ses *Vingt chansons populaires hongroises* et de découvrir Debussy.

1908 est une grande année pour Ferenczi. Un de ses collègues, le Dr. Stein, lui conseille de lire – ou plutôt de relire – les travaux de Freud qui l'avaient rebuté, nous l'avons vu, quelques années plus tôt. On connaît la suite : cette fois Ferenczi est emballé ! Il va jusqu'à Vienne pour rencontrer Freud. C'est un rendez-vous décisif pour l'histoire de la psychanalyse. Freud a cinquante-deux ans, Ferenczi trente-quatre. « Freud est tout de suite conquis par la vivacité d'esprit et les qualités intellectuelles de Ferenczi », raconte Jones... Celui-ci dévore la littérature psychanalytique – moine abondante que de nos jours – en quelques semaines. Il est présent au premier Congrès International, à Salzbourg en mars 1908. Thème de sa communication : « Psychanalyse et Pédagogie. » « La pédagogie actuelle, écrit-il, oblige l'enfant à se mentir à lui-même, à nier ce qu'il sait et ce qu'il pense, l'éduque à une cécité introspective qui le rend inapte à jouir des plaisirs de la vie. » Ce n'est rien de moins qu'une préfiguration de ses travaux de maturité sur le traumatisme psychique.

L'été, il passe ses vacances avec Freud à Bergstesgaden. C'est bientôt le début d'une correspondance de plus d'un millier de lettres, dont on attend encore aujourd'hui la publication. Est-ce leur intérêt commun pour la littérature qui, à côté de leur goût commun pour la recherche, achève de sceller leurs affinités ? On sait cependant combien l'un et l'autre tiendront à ce que la psychanalyse s'en démarque et impose sa place du côté de la science.

Affinités, ressemblances, complémentarités : il faudrait évoquer leur différence, celle surtout de leurs « tempéraments », de leur façon d'être analyste (l'un et l'autre passionnés pour la recherche, mais Freud plutôt réservé et froid, théoricien, homme de savoir ; Ferenczi chaleureux, un peu trop expansif

peut-être, intuitif, avant tout clinicien). À ces singularités s'alimenteront peut-être aussi les divergences qui les éloigneront quelque vingt ans plus tard. Au moment où il rencontre Freud, Ferenczi est un jeune médecin hospitalier, de culture hongroise, aux idées progressistes. En 1908, il voit en la psychanalyse un facteur de progrès dans le domaine de la psychologie, de la pédagogie, et de la psychiatrie qu'il veut plus humaine. La psychanalyse, facteur de progrès social : voilà le sens de l'engagement de Ferenczi dans le mouvement psychanalytique. Il ne cessera de contribuer à faire connaître Freud, à défendre ses positions et ses théories, en multipliant les articles et les conférences. Celles-ci seront données tantôt devant la société de Médecine de Budapest, tantôt devant le public plus large et non médical qui vient aux débats organisés par le *Nyugat* ou la *Société des Sciences sociales*. Grâce à lui, les écrivains hongrois s'ouvrent à la psychanalyse, avant les « scientifiques », toujours plus prudents, qui attendront « les névroses de guerre ». Il ne s'en trouve pas moins confronté à l'anti-psychologisme de Lukacs, qui redoute les effets de la psychanalyse sur la littérature.

... Mais à l'heure qu'il est, avec l'enthousiasme qui le caractérise, toujours battant, Ferenczi apprend l'anglais, se plonge dans tous les livres qu'il trouve sur les États-Unis, lit pour deux : Freud l'a invité à l'y accompagner. On est en 1909.

Cette année-là, c'est la crise dans les Balkans. L'Autriche conseille à l'Empire Ottoman de renoncer à ses droits sur la Bosnie-Herzégovine, et à la Serbie de renoncer à ses prétentions territoriales. Une ordonnance gouvernementale impose la langue hongroise dans les cours de religion des écoles roumaines. C'est dire que les nationalismes s'exacerbent, celui de la Hongrie libérale qui rêve de voir grandir son autonomie n'étant pas des moindres. Dans les milieux intellectuels, démocratiques, antinationalistes, c'est la déception. On commence à s'inquiéter au sujet de la paix...

1910. Ferenczi est chargé par Freud de proposer la fondation de l'Association Internationale de Psychanalyse. On retrouve dans un tel projet l'idéal cosmopolite des intellectuels, peut-

être désireux d’agir également à contre-courant des nationalismes... mais la discussion qui suivit la proposition de Ferenczi – qui selon Jones ne ménagea pas les Viennois et qui fut malgré son charme habituel d’une maladresse insondable – fut si orageuse qu’il fallut la remettre au lendemain !

Le *Nyugat*, qui s’est créé sans déclencher trop de remous dans les milieux académiques, se trouve l’année suivante lancé dans la bataille : les tenants de la littérature traditionnelle s’indignent : les « nouveaux », par leur mépris du « sentiment national » engendraient une « opposition coupable » dans la littérature. Ignotus garde des positions modérées. Pour lui, l’art ne saurait se soumettre à aucune idéologie, et l’œuvre ne vaut que par la qualité de sa facture. « Liberté dans la création, laisser-faire », telle est sa devise. Il est intéressant de remarquer que Ferenczi reprendra beaucoup plus tard cette même expression, « laisser-faire », au sujet de la technique psychanalytique.

Le soutien par le *Nyugat* de la poésie d’Ady, auquel la revue consacre bientôt un numéro spécial, l’expose à une épreuve de force. Le Ministère des Cultes et de l’Instruction publique s’en mêle, déclarant les trésors de la vie intellectuelle de la nation en danger. Dans la presse traditionnelle, on parle d’« inspiration étrangère », de « décadence à la française ». « Les strophes d’Ady ressemblent aux chants sauvages des ouvriers que l’alcool et l’opium intellectuel des agitateurs mensongers ont incités au pillage », lit-on dans un journal catholique, dérouté par les accents symbolistes de *Sang et Or*. Grâce à Ady pourtant, à Ignotus et à ses amis, la révolution poétique et littéraire est portée au premier plan de l’effervescence intellectuelle et sociale. C’est un moment privilégié où l’idéal d’une Hongrie nouvelle et le renouveau de l’écriture se nourrissent aux mêmes sources et se confondent dans la même ivresse. La revue *Nyugat* sort deux fois par semaine, organise des matinées littéraires, des conférences, à Budapest, en province... Son public grandissant se recrute parmi l’intelligentsia bourgeoise et les étudiants, ce qui justifie son slogan publicitaire : « Tous les hommes cultivés lisent le *Nyugat*. » (Et Karinthy, plein d’esprit, d’ajouter « les autres y écrivent ! »)

La *Société des Sciences Sociales* qui, bien décidée à conduire la Hongrie vers la démocratie s'est, dès 1906, orientée vers l'action sociale, s'inquiète de son côté du caractère trop apolitique de la nouvelle littérature. Les deux groupes organisent en 1912 une série de débats, publiés dans *Vingtième Siècle* sous le titre « Littérature et Société ». Si la littérature joue un rôle actif dans les transformations sociales, la politique ne saurait l'engager à son service, répète Ignotus, qui avait argumenté dans le même sens face aux attaques des conservateurs. Même avec un sujet social, l'œuvre ne valait que par sa facture. Pour Jaszi, le critère social marquait des degrés de dignité dans les sujets traités. Pour Babits, plus l'artiste au contraire résistait à l'influence de la société, plus il était remarquable. C'était cette résistance qui constituait sa puissance et sa place d'innovateur.

On imagine Ferenczi présent à ces débats... Ferenczi ami d'Ignotus, mais collaborant à *Vingtième Siècle*. De quelle tendance se sent-il le plus proche ? En réalité, en 1912, toute son énergie est absorbée par le mouvement psychanalytique, où commencent – là encore – à s'exercer les luttes pour le pouvoir. Cette année-là, il a déjà quelques articles importants à son actif : « Traitement psychanalytique de l'impuissance sexuelle » (1908), « Rôle de l'homosexualité dans la pathogénie de la paranoïa » (1911), « Le Concept d'introjection » (1912).

En mai 1913, il crée le groupe hongrois de psychanalyse, qui s'affilie à l'Association. Il en est le président, Hollos est nommé vice-président. C'est un psychiatre d'asile, surtout intéressé par le problème de la psychose, très lié à Ferenczi, qui publiera dans le *Nyugat*, au printemps suivant, les productions poétiques d'un de ses malades. Sandor Rado, très marqué à gauche, est le secrétaire du groupe. Lévy, médecin personnel de Ferenczi, trésorier. « J'assistai à la deuxième réunion où Ferenczi m'annonça, spirituel comme toujours, écrit Jones, que le membre restant, Ignotus, servirait de public. » Ignotus est le premier « non médecin » à faire partie d'une association psychanalytique.

Ferenczi publie cette année-là vingt-deux articles, dont « Le sens de la réalité et ses stades », l'« Ontogenèse des sym-

boles » et « Le Petit Homme Coq », première consultation d'enfant de l'histoire de la psychanalyse.

... Mais la tension internationale augmente. Le réarmement est inscrit à l'Ordre du Jour du Parlement. Les radicaux organisent la lutte contre le militarisme. Le comte Tisza, arrivé quelques mois plus tôt au gouvernement, s'apprête à faire passer une loi sur le contingent militaire. Le lendemain, la foule se dirige vers le Parlement, tient tête à la troupe. L'effervescence gagne la province. C'est le « jeudi sanglant ». L'opposition et les intellectuels attisent le feu, boycottant l'Assemblée, mais la loi sur le contingent passe. Un peu plus tard, celle sur la réforme électorale, réclamant le suffrage universel échoue. En juin 14, les radicaux inscrivent à leur programme le partage des terres. Apparaît à l'horizon politique de gauche un personnage qui va être présent au tournant de l'histoire de la Hongrie : le comte Milahy Karolyi. Très francophile, celui-ci devient au début de 1914, le porte-parole d'une politique favorable à l'Entente. Au printemps, il se rend à Paris puis aux États-Unis, afin de recruter des alliés pour une opposition démocratique hostile à l'Allemagne, mais le 28 juin, le prince-héritier est assassiné à Saryevo.

Freud, venu passer quelques jours à Budapest, vient de regagner Vienne. Il écrit à Ferenczi, le jour même de l'attentat : « C'est encore sous l'impression du surprenant meurtre de Sarajevo que je vous écris. On ne saurait encore en prévoir les conséquences. »

Sous l'effet des mots d'ordre nationalistes, le pays se mobilise dans une atmosphère d'euphorie. La presse sociale-démocrate salue elle-même l'arrivée de la guerre avec enthousiasme. L'analyse que Ferenczi a entreprise avec Freud est interrompue par la mobilisation. Celui-ci est bientôt nommé médecin-chef au dépôt d'un régiment de cavalerie dans une petite ville située à l'Ouest, non loin de Vienne.

Bartok est en France il doit regagner son pays, qu'il voit avec douleur lié par la guerre à l'Autriche qu'il déteste, et à l'Allemagne. Pour les écrivains du *Nyagat*, tous francophiles, c'est la fin de l'espoir : l'arrivée de la guerre est un désastre.

Ady proclame courageusement depuis le sanatorium où il est en traitement (il est alcoolique et est atteint d'une luè) sa fidélité au Paris qui l'inspire. « Paris était un larron comme l'amour, écrit-il, mais l'homme n'a jamais reçu plus beau cadeau que l'amour... »

Pendant l'année 1915, Ferenczi passe ses heures de loisirs à traduire *Les Trois Essais*, à lire et relire Darwin, Lamarck, Steckel et les ouvrages de zoologie qui lui tombent sous la main. L'ensemble de ce travail lui inspire *Thalassa* qui, situé au carrefour de plusieurs disciplines scientifiques, annonce déjà l'intuition qu'a Ferenczi du potentiel thérapeutique des états de régression, capables de favoriser une reprise, une poussée de développement. Il analyse par ailleurs plus prosaïquement son commandant de garnison, pendant leurs promenades à cheval : première psychanalyse équestre, fait-il observer à Freud ! Il va souvent lui rendre visite, et reprend son analyse personnelle.

Cette année-là, la presse gouvernementale lance une nouvelle offensive contre la revue d'Ignotus : Ady est accusé de saper le moral de la nation. Babits est destitué de son poste de professeur de lycée à cause de son antimilitarisme : « Je préfère verser mon sang pour le petit doigt de ma bien-aimée, que pour cent rois et cent drapeaux ! », écrit-il. Dans son « Oraison humble et filiale à l'égard des vieillards », incarnations des chefs de guerre, Kostolanyi implore le droit à la vie... Dans *Vingtième Siècle*, Oskar Jaszi prend la défense du *Nyugat* : « Ce n'est pas Verlaine (...) ce n'est pas la poésie perverse, mais le suffrage universel qui leur fait horreur ! » Pour quelques écrivains du renouveau littéraire, minoritaires toutefois, la guerre apparaît comme « sacrée » parce qu'elle offre la perspective d'une « revanche magyare » sur la Russie des Romanov qui, venue au secours de l'Autriche, avait fait échouer la Révolution de 1848. Leur opinion a ceci d'important qu'elle reflète l'état d'esprit dans lequel la Hongrie s'est lancée dans la Première Guerre Mondiale.

Si le *Nyugat* a une position franchement subversive pendant toute sa durée, il faut signaler dès 1915 la parution d'une autre

revue, *Tett* (Action), beaucoup plus politisée et qui prendra quelques années plus tard le relais de l'avant-garde, faisant alors apparaître le *Nyagat* bourgeois dans la forme et le fonds. « À l'art individualiste d'hier et d'aujourd'hui succédera une nouvelle littérature sociale », proclame dès le premier numéro son fondateur Lajos Kassak, un intellectuel d'origine prolétarienne, dont la Hongrie d'aujourd'hui qui le reconnaît comme le « père » de l'avant-garde hongroise, vient de fêter le centenaire.

Bartok – encore incompris par le public – voit sa carrière de folkloriste brisée par l'impossibilité où il est de sortir de Hongrie : la Roumanie, si riche de musique populaire, entre en guerre contre son pays en 1916. Les régions les plus intéressantes d'Europe Orientale et des Balkans du point de vue musical ont déjà été ravagées. C'est la période où il compose sa *Suite pour piano* et son *Deuxième Quatuor*. Il met en musique un poème d'Ady. Pour la première fois cependant, en 1917, une de ses œuvres, « Le Prince de Bois », est portée à la scène. Un an plus tard, ce sera « Le Château de Barbe bleue », que la presse saluera avec enthousiasme.

Ferenczi, de son côté, a pu rentrer à Budapest. Il sert comme neuro-psychiatre dans un grand hôpital militaire, ce qui lui permet de reprendre partiellement une pratique analytique, interrompue quelques mois plus tôt. Il habite l'Hôtel Royal, un autre point de rencontre des écrivains et des artistes. L'activité du groupe hongrois est importante. René Spitz, Mélanie Klein, Vilma Kovacs deviennent les élèves de Ferenczi. Geza Roheim, qui a environ 25 ans, est alors en analyse avec lui.

Revenons à l'histoire. On se souvient que dès 1916, la lassitude de la guerre a gagné les belligérants. Que la paix soit demandée par ceux qui l'avaient condamnée n'est guère étonnant : des tentatives sont faites ici et là pour maintenir le contact entre les socialistes dans les différents pays d'Europe. Mais les uns entendent arrêter la guerre, les autres veulent en faire sortir la révolution. D'autres encore sont disposés à soutenir les gouvernements de guerre, voire à y participer. En Hongrie, dès 1916, Milahy Karolyi fonde un parti de

l'Indépendance qui inscrit la paix à son programme, des réformes sociales et une politique extérieure favorable à l'Entente. En octobre de cette année-là, l'empereur François-Joseph meurt. Son successeur, Charles, connu pour son pacifisme, devient l'espoir du peuple. Il tente avec les pays de l'Entente des négociations qui échouent : le jeune roi va « trop loin » du point de vue de la politique et de l'honneur des Habsbourg, pas assez pour être entendu de Clémenceau. En février 1917, les vents d'Est apportent le souffle de la Révolution russe. Depuis Budapest, grèves et manifestations essaient dans le pays. La population commence à souffrir des restrictions, à Budapest comme à Vienne. Dans les journaux, tous les écrivains implorant la paix : Ady, Kassak, Babits, Karinthy, Fenyès, alors journaliste débutant.

Ferenczi, désillusionné, écrit en 1917 : « Nos contemporains, récemment encore si orgueilleux et si prompts à critiquer, considèrent avec la vénération soumise qu'un enfant effrayé a pour son père tous ceux auxquels ils attribuent de la force, voire de la brutalité, pour peu qu'ils en espèrent quelque protection. Le naturel avec lequel nous partons pour tuer ou éventuellement nous faire tuer ne diffère en rien des manifestations instinctuelles des peuples primitifs. En temps de guerre, ne renions pas lâchement les valeurs culturelles supérieures de la vie, et n'acceptons d'en sacrifier que le strict nécessaire. »

Jones raconte à propos de Ferenczi cette anecdote émouvante : pendant les dernières années de la guerre, celui-ci arrive à faire parvenir à Freud, par des manœuvres très compliquées, un peu de farine, de pain, et quelques friandises. L'été 1917, il lui trouve un lieu de séjour dans les montagnes du Tatra, où il le rejoint.

C'est aussi cette année-là qu'il se lie d'amitié avec Anton von Freund, un riche intellectuel de Budapest qui adhère au mouvement psychanalytique, lègue sa fortune pour que celui-ci ait sa propre maison d'édition, le futur Verlag. C'est ainsi que Freud, fait également remarquer Jones, « hérite » en pleine guerre de 250 000 couronnes ! De quoi bâtir d'immenses projets pour la littérature psychanalytique, en attendant que la guerre finisse.

En octobre arrivent des nouvelles de la Révolution russe triomphante. On entend parler des massacres, et l'horreur du bolchevisme commence à infiltrer même les cercles qui n'étaient pourtant pas du genre à s'effrayer à l'idée d'une révolution. Le gouvernement prend des mesures préventives en renforçant la censure. Le Cercle Galilée (dont il semble que Ferenczi ait fait partie à un moment donné), un regroupement d'étudiants progressistes devenu extrémiste, est interdit.

Voici ce que Ferenczi écrit en 1918 au sujet de la révolution bolchévique : « Sur la base du matérialisme historique, ils (les nouveaux maîtres révolutionnaires) avaient pensé pouvoir introduire dès la prise du pouvoir le nouvel ordre social, sans rencontrer d'obstacles. Or ce furent des éléments irresponsables ennemis de toute espèce d'ordre, qui s'emparèrent du pouvoir, de sorte que celui-ci échappa peu à peu aux auteurs de la révolution. Les chefs du mouvement se réunirent alors pour découvrir quelle était l'erreur de leurs calculs. Ils s'accordèrent finalement pour penser que la conception matérialiste s'était peut-être montrée trop exclusive en ne tenant compte que des conditions économiques et des rapports de force, et en omettant de faire entrer en ligne de compte un tout petit détail. Ce petit détail, c'était l'état d'esprit, le mode de pensée des hommes, bref, l'élément psychique (...) Cette négligence des révolutionnaires a fait plusieurs milliers de victimes, peut-être inutiles. »

L'hiver 1917 est glacial. À Budapest, une épidémie d'influenza fait des milliers de morts. 1918 commence par une grève générale. Les prisonniers de l'armée austro-hongroise libérés par la révolution russe viennent alimenter la propagande bolchévique, appellent aux mutineries, à la désertion, tentent d'organiser des Conseils dans les usines.

Ady envoie au *Nyugat* ses plus beaux poèmes contre la guerre « A la tête de l'armée des morts », « Homme dans l'inhumanité », « Notre cœur saignant, délaissé ». Kostolanyi, avec la fantaisie qui lui est habituelle, publie une interview du « Docteur Ferenczi, auquel il demande, ne sachant plus à qui s'adresser, un « avis médical » au sujet du mal qui ronge

l'humanité, à savoir la guerre. Pourquoi, lui demande-t-il, l'humanité ne commence-t-elle à y voir clair que quand elle a un œil crevé ? Ferenczi se prête au jeu, et Kostolanyi de conclure « le résultat de la consultation est plutôt déprimant ».

L'été 1918, la crise économique, politique, militaire est à son comble. Des grèves éclatent partout dans le pays, tandis que l'armée austro-hongroise est repoussée sur tous les fronts. L'édifice de la Monarchie se fissure sous les coups de boutoir des pays de l'Entente. Les « nationalités » en profitent pour demander leur autonomie, mais se heurtent au refus du Premier Ministre Tisza. Tchèques, Slovaques, Yougoslaves mettent sur pied des gouvernements... Un traité de paix est signé entre la Hongrie et la Roumanie.

C'est dans un tel climat qu'a lieu le 28 septembre le Ve Congrès International de Psychanalyse, dans la grande salle de l'Académie des Sciences, au bord du Danube. Ne participent évidemment que les pays de l'Alliance et quelques pays neutres (quarante deux participants). Superbe reconnaissance des efforts incessants de Ferenczi pour l'introduire dans les milieux scientifiques. Les invités sont reçus en grande pompe, logés à l'Hôtel Gallért – un exemple de l'architecture hongroise 1900, qui existe encore aujourd'hui. Des représentants officiels des gouvernements allemand, autrichien et hongrois sont présents. Jones mentionne que les médecins militaires sont fort intéressés par la création de cliniques psychanalytiques pour traiter les névroses de guerre, thème du Congrès. « La première de ces cliniques, raconte-t-il, devait être créée à Budapest. On ne se rendait encore pas compte de l'imminence de la défaite... »

Le 30 septembre, la Bulgarie demande l'armistice. Au début d'octobre, l'Allemagne capitule. Ludendorff accepte les quatorze points de Wilson. Le 17 octobre, Tisza annonce au Parlement que la guerre est perdue.

L'écroulement et le morcellement de l'Empire signifient pour les Hongrois l'autonomie des minorités nationales, tenues jusqu'alors sous l'autorité des Habsbourg et donc la perte de

l'intégrité de leur territoire. Mais l'heure est à l'agitation, à la confusion, au soulagement de l'arrivée de la paix.

Le comte Karolyi rassemble les partis de gauche pour former un Conseil National Hongrois. Depuis Pest, la foule envahit le pont de Chaînes, précipite dans le Danube les aigles à deux têtes qu'elle trouve sur son passage, arrache les inscriptions allemandes des enseignes des magasins. On se rue à Buda, vers le château, symbole de la Monarchie. Ce sont des défilés sans fin dans les rues, on brandit des fleurs que les soldats mettent au bout de leurs fusils. On est le 31 octobre, que l'histoire a retenu sous le nom de « Révolution des Chrysanthèmes ». Karolyi est porté au pouvoir et met à l'ordre du jour l'indépendance, le suffrage universel, les libertés démocratiques, des mesures sociales et la réforme agraire. Dans un geste superbe, il montre l'exemple en abandonnant ses terres. Le Comte Tisza est assassiné. Ady écrit :

« Neuve est la légende et neuf est le combat.
C'est l'avenir et l'avenir est déjà là.
Dans l'aube rouge du ciel hongrois.
(...)
Vous n'avez su que vous gorger de tout.
Depuis mille ans. Nous en avons assez. »

Freud exhorte Ferenczi, très concerné on s'en doute par les événements, de « retirer sa libido de sa patrie pour la mettre à la disposition de la Psychanalyse ». Les Hongrois lui semblent « féroces », manquer de jugement et de culture : « Je doute fort que le meurtre du plus intelligent parmi vos nombreux comtes, et le fait d'élire à la présidence le plus stupide d'entre eux soient un signe de sagesse politique », lui écrit-il le 9 novembre ! On peut se demander ce que Ferenczi peut penser du jugement de Freud.

Le 11 novembre, l'Armistice prend effet sur le front Ouest. Les alliés refusent de le négocier avec l'Autriche-Hongrie tant qu'elle n'accorde pas aux peuples le droit de disposer d'eux-mêmes. L'Empereur Charles promulgue alors un manifeste des peuples et demande à tous les pays de l'Empire (y compris la

Hongrie) de former des comités nationaux. Il abdique le 16 novembre. La République est proclamée au Parlement de Budapest.

Moment pathétique, raconté par Paul Ignotus, le fils de l'écrivain, que l'arrivée de Endre Ady au Parlement, presque à l'agonie, recroquevillé dans sa chaise roulante, ovationné par la foule, salué par les orateurs, tandis qu'on l'entend prononcer à mi-voix, comme pour lui-même : « Je ne reconnais pas là MA révolution... »

Sous la République de Karolyi, les écrivains du *Nyugat* sont sollicités pour occuper une position officielle dans le domaine des lettres : à l'Académie (royale) Kisfaludy, symbole de la littérature de l'ancien régime, succède l'Académie Vorosmarty (du nom d'un des grands poètes romantiques hongrois), destinée à promouvoir la nouvelle littérature d'une Hongrie nouvelle... Ignotus, très influent, entreprend d'obtenir de l'Université une chaire de psychanalyse pour Ferenczi.

Mais parallèlement à l'instauration de la République, la menace liée à la défaite pèse sur la Hongrie. Les Roumains, les Slovaques, les Slaves du Sud ont fait alliance militaire avec les pays de l'Entente. Les armées italienne et française marchent vers le Sud et l'Ouest du pays. Le 12 novembre, Karolyi se précipite à Belgrade pour obtenir un armistice de Franchet d'Espérey et le maintien des frontières de l'ancien royaume. Celui-ci le traite par le mépris : au nom de l'autodétermination des peuples, Clémenceau a décidé d'attribuer la Transylvanie, si chère aux Hongrois (et qui reste aujourd'hui encore le symbole de la véritable culture hongroise et celui du déchirement), à la Roumanie qui la réclame. La Hongrie est amputée de deux tiers de son territoire. C'est pour les Hongrois des provinces l'émigration douloureuse vers Budapest, bientôt surpeuplée.

L'hiver est de nouveau terrible et long. Plus de chauffage, plus d'éclairage. Au lendemain de Noël, Ferenczi écrit à Freud que la seule chose qui lui soutienne le moral, c'est d'exercer la psychanalyse. Parce qu'elle a un avenir : « Vus

sous l'angle de la psychanalyse, les terribles événements récents trouvent leur place en tant que simples épisodes d'une organisation sociale encore très primitive. La connaissance de la vérité peut nous dédommager de beaucoup de choses dont nous avons été privés et aussi d'une grande partie de nos souffrances. »

L'hiver de 1918 est décidément un hiver de deuil. Le 13 janvier s'éteint Endre Ady. Karolyi lui fait des funérailles nationales. C'est un hiver troublé. Les groupes, les factions se multiplient, allant du Réveil Magyar au parti bolchévique hongrois, qui vient d'être créé. Un de leurs chefs, Béla Kun, un journaliste ami de Lénine fraîchement rentré de Russie, considéré comme un « agitateur » est en prison.

Il semble que, meurtris par l'attitude de Clémenceau et celle de Wilson, en proie à la catastrophe économique qu'on imagine, totalement désorganisés, avec un gouvernement n'arrivant plus à faire face et considéré depuis l'étranger comme communiste (Karolyi se fait une image de marque de « comte rouge », sa femme ne porte que des robes rouges), les Hongrois aient tourné leurs espoirs vers la Russie bolchévique. Le 21 mars 1919, le gouvernement de Karolyi, échouant dans ses efforts de consolidation intérieure, accablé par le comportement hostile de l'Entente, lâché par une partie de la gauche, est en faillite.

Le 21 mars 1919, Karolyi passe la main à un « Conseil de Gouvernement Révolutionnaire » qui fait sortir Béla Kun de prison et le met aux Affaires Étrangères. Ainsi a-t-on pu écrire que la Hongrie avait fait appel à Lénine pour sauver le Royaume de Saint-Étienne ! La Dictature du Proletariat est constituée, avec son armée rouge, ses tribunaux révolutionnaires et ses Conseils. C'est la Commune. Expulsions, expropriations, pendaisons : c'est la « Terreur Rouge ». Les communications avec l'étranger (y compris l'Autriche) sont coupées, plus aucun visa n'est accordé.

Freud reste plusieurs mois sans nouvelles de Ferenczi et s'inquiète.

À Budapest la vie culturelle et scientifique est réorganisée. Les écrivains du *Nyagat* font partie du Directoire littéraire : l'ensemble de ses collaborateurs est favorable au régime, même si Ignotus prône inlassablement la liberté de l'art : « Toute oppression dans ce domaine, écrit-il, risque de devenir une bombe dangereuse pour l'avenir. » Babits, qui qualifiera plus tard la dictature du prolétariat de « terreur sanglante », est nommé Professeur de Littérature à l'Université. Ferenczi, malgré les conseils de prudence de Freud, y occupe bientôt le poste d'enseignement de la Psychanalyse, créé sous la République de Karolyi. C'est la première fois que la psychanalyse entre à l'Université. Géza Roheim est nommé à la Chaire d'Anthropologie qui vient également d'être créée.

Que devient Bartok sous la Commune ? À la fois inquiet et plein d'espoir, il entre comme conseiller au Commissariat politique à la musique. Il devrait bientôt être nommé directeur d'un musée de la musique, ce qui lui vaudrait, raconte un de ses biographes, d'être logé dans un des palais réquisitionnés au bord du Danube, et de quitter l'appartement qu'il partage avec des travailleurs agricoles slavaques fort bruyants, où il a réussi à entasser ses précieux enregistrements ! En juillet 1919, il finit *Le Mandarin merveilleux* que l'Opéra programme pour l'année suivante. Il y hurle sa haine de la guerre.

Mais Béla Kun ne parvient pas à faire ses preuves en politique étrangère. Il se vante bientôt d'avoir mouché Clémenceau en dénigrant l'importance de l'Intégrité territoriale pour la Hongrie Révolutionnaire. Les Alliés lui font bientôt comprendre qu'ils ne toléreront pas longtemps sa « Petite Russie sur le Danube ». La Conférence de la Paix a d'ailleurs mis à son programme la liquidation de la République des Conseils. À l'intérieur du pays, l'inquiétude et le désordre vont en s'accroissant, on est au bord de la famine, on craint les dénonciations. La contre-révolution s'organise. Paradoxalement, écrit Paul Ignotus, la collaboration avec « l'ennemi » paraissait moins antipatriotique que l'acceptation du régime. Une armée rouge est cependant levée, qui entre en territoire tchécoslovaque, nouvellement autonome. Clémenceau ordonne le

retrait des troupes, s'engageant en retour à ce que les lignes roumaines, postées dans la grande plaine, quittent le territoire magyar. Mais Béla Kun décide de repousser les Roumains avec l'armée rouge. En quelques jours, c'est la débâcle. Budapest est occupé par l'armée roumaine. Le 6 août 1919, Béla Kun s'enfuit en avion. Les contre-révolutionnaires prennent le pouvoir.

L'amiral Horthy, un ancien aide de camp de François-Joseph devient le chef d'une « armée nationale » qui procède à une répression sanglante : c'est la Terreur Blanche. Ouvriers, paysans, Juifs sont massacrés, payant de leur vie le moindre soupçon d'activité communiste. Si la Terreur Rouge avait fait des victimes, la Terreur Blanche la surpassait maintenant et de loin en cruauté.

L'armée nationale, sitôt qu'elle eut « rétabli l'ordre » (avec la bénédiction des Alliés) et éradiqué le communisme, se mit à pourchasser les Hongrois accusés de sympathie à l'égard des Alliés, notamment des Français. L'armée redevenait « prussienne », voire « autrichienne » dans l'âme : Horthy portait l'uniforme des officiers de l'armée des Habsbourg. Le 16 novembre 1919, juste un an après la proclamation de la République par Karolyi, Horthy défilait dans les avenues de Budapest à la tête de l'Armée nationale, proclamant qu'« il pardonnait à Budapest, cette ville à l'esprit criminel ». Étaient visés les Juifs, rendus responsables de la révolution, les ouvriers, les franc-maçons (nombreux parmi les intellectuels, dont Ady) et les bolchevistes : tous ceux qui avaient caressé l'idée de la réforme agraire et d'une Fédération Danubienne – comme on disait (en langue française) « à la Karolyi », « à la Kossuth », à la « Jaszi », « à la Ady ».

Le premier mars 1920, Horthy est nommé Régent du Royaume de Hongrie. En juin le Traité de Trianon amputait la Hongrie des deux tiers de son territoire, et de trois millions de Magyars, restés coincés en Roumanie, en Tchécoslovaquie et en Yougoslavie. Paul Ignotus y voit une explication à la montée du fascisme en Hongrie : 350 000 réfugiés arrivent à Budapest, issus pour la plupart des couches supérieures de la

société, souvent nostalgiques de l'Empire, et qu'il va s'agir d'intégrer. La lutte pour les postes et pour la moindre parcelle de pouvoir devient serrée. Bon nombre d'émigrés viennent alimenter les formations paramilitaires qui deviennent florissantes et alimentent l'antisémitisme.

Que devinrent, pendant ces années-là, Ferenczi, les écrivains du *Nyugat*, et Bartok ?

Ce fut la purge à l'Académie des Sciences et dans les sociétés littéraires. Les Juifs firent les frais de la « propagande bolchévique ». Indépendamment de leur race, les membres du *Nyugat* et de la *Société des Sciences Sociales* devaient, pour rester en place, se racheter en contribuant à la propagande antisémite. Ignotus, profondément blessé, choisit d'émigrer à Londres. Babits fut malmené à cause de son pacifisme, mais choisit de se modérer pour faire survivre le *Nyugat*. La revue put bientôt reparaître, surveillée par la censure. Des controverses sporadiques et prudentes reprirent avec la littérature officielle d'avant 1918, qui retrouva ses positions influentes. Mais elles n'avaient naturellement plus la virulence des affrontements et des joutes littéraires d'avant-guerre. Les écrivains avaient perdu leur audace et leur souffle : bon gré mal gré, le *Nyugat* entra dans sa « période classique ». Dirigée par Babits, la revue parut jusqu'au début de la seconde Guerre Mondiale.

Les nouveaux maîtres du pays ne pouvaient rien reprocher à Bartok – ne serait-ce que parce qu'il n'avait rien pu réaliser. Mais c'était assez d'avoir eu un poste nominal sous Béla Kun. Son librettiste, Balasz, un poète du *Nyugat* trop marqué à gauche, s'enfuit en Allemagne, puis en URSS. Au Conservatoire, Bartok fut menacé de suspension, demanda à être chargé d'enquêtes folkloriques. Mais où trouver l'argent pour acheter les cylindres d'enregistrement et où aller ? Toutes les régions qu'il aurait pu maintenant explorer étaient séparées de son pays. Pour se rendre en Roumanie, par exemple, il lui fallait surmonter des tracasseries administratives – qui n'ont, comme on le sait, jamais cessé depuis. Affligé par le nouveau pouvoir, il songe lui aussi à s'expa-

trier, mais rien n'aboutit. Il garde son poste au Conservatoire. Il sera bientôt connu dans toute l'Europe. En 1922, ce sont des concerts à Londres, à Paris. C'est l'année où il écrit ses *Sonates pour violon et piano*. Il vient d'avoir quarante ans. Il ne verra poindre le succès dans son propre pays qu'en 1935, cinq ans avant que, hanté par l'horreur du nazisme qui déferle sur l'Europe, il ne s'embarque pour les États-Unis...

Pendant la Terreur Blanche, Ferenczi comme tous ceux qui avaient occupé des postes officiels pendant la Commune, fut destitué (Roheim dut abandonner un poste au Musée National, Sandor Rado, trop compromis, émigra aux États-Unis). Il se cacha et passa plusieurs mois dans la clandestinité. Quand le nouveau régime fut stabilisé, vers 1921, il put reprendre son activité de psychanalyste. Ajoutons qu'il s'était marié depuis peu, avec Gizella, une femme de cinq ans son aînée, avec laquelle il avait eu une liaison de plusieurs années.

Où en était alors son œuvre ? L'article « Difficultés techniques d'une analyse d'hystérie » (1919) annonce le début d'une nouvelle période de recherche : celle sur la « technique active », destinée à adapter la cure aux cas difficiles et à en raccourcir la durée. Il en énoncera sept ans plus tard les limites, les impasses mais aussi l'intérêt théorique et clinique, dans « Contre-indications de la technique active » (1926). Tout ce qu'il a pu apprendre grâce à cette période sur le transfert et le contre-transfert (une de ses préoccupations majeures) le fera évoluer vers une technique souple, « élastique », et prépare le terrain de ses travaux sur le traumatisme.

Les bouleversements politiques qui avaient ébranlé la Hongrie l'avaient-ils échaudé ? Était-il obligé de s'astreindre à une certaine prudence ? Cette seconde hypothèse est de toutes façons vraisemblable. Dans « Psychanalyse et Politique Sociale » (1922) transparaît sa déception, voire son amertume après l'échec de la Révolution de 1918 : « D'éminents penseurs, chefs de file des tendances politiques fondées sur le matérialisme historique, commencent à se rendre compte de tous les échecs qu'ils auraient pu peut-être éviter s'ils n'avaient donné une base aussi exclusivement matérialiste à

leurs efforts de progrès vers le socialisme (...) Maintenant que pour réparer cette insuffisance – “après la bataille”, pourrait-on dire – différentes psychologies s’offrent à eux, il est à craindre qu’ils ne fassent preuve, une fois de plus, du même défaut d’information qui, malgré leurs éminentes qualités en d’autres domaines, semble les caractériser sur le plan de la psychologie. Au lieu de s’appuyer sur une psychologie exempte de tout parti-pris, dont l’authenticité est précisément garantie par son indépendance à l’égard de toutes les tendances, ils se rabattent sur des théories psychologiques qui leur paraissent propres à justifier leur tactique actuelle, la prise du pouvoir. »

Ennemi de tous les fanatismes, de toutes les doctrines (on sait qu’il résistera même aux aspects doctrinaires de la psychanalyse, lui préférant une théorie qui sache rester au service de la clinique, ce qui aboutira à sa prise de distance du mouvement freudien en 1929), Ferenczi ne quittera jamais sa position de libre-penseur. On l’imagine meurtri par l’accumulation des aveuglements d’après-guerre : la montée de l’antisémitisme lui vaut d’être exclu de la Société de Médecine de Hongrie. Hollos est évincé de ses fonctions de directeur d’asile pour la même raison. Il publie deux ans plus tard un texte, *Mes adieux à la Maison Jaune*, où il s’interroge sur sa pratique de psychiatre hospitalier. La « Lettre à Frédéric Karinthy », de Ferenczi, est une réponse publique à une agression, douloureusement ressentie, de la part de l’écrivain contre la psychanalyse qu’il avait soutenue à l’époque héroïque du *Nyugat* : « Vous avez apparemment perdu patience (peut-être sous l’effet des misères actuelles), et vous ne vous souciez plus de vérité, vous ne vous souciez plus de science, vous n’aspirez qu’à procurer à notre pauvre monde tourmenté un petit peu de bonheur, à n’importe quel prix, y compris l’assoupissement. »

L’hommage qu’il écrit en 1924 à Hugo Ignatus est empreint d’une nostalgie de la Hongrie de sa jeunesse, époque où tous les espoirs étaient permis... « Où sont ces temps d’autrefois, temps heureux d’avant-guerre sous François-Joseph, (...) où il arrivait qu’un poème, un mot juste, une idée scientifique

agisse sur la vie d'hommes mûrs avec la force d'impact d'un véritable choc émotionnel. (...) Beaucoup d'années ont passé depuis notre dernière discussion ; nous grisonnons tous deux, et pourtant (...), je ne peux toujours pas croire entièrement au caractère éphémère des choses et j'ai foi en le retour d'une ère sans troubles où nous pourrions à nouveau (...) nous livrer à l'élaboration d'idées nouvelles. »

C'est l'année de publication de *Thalassa*. Ferenczi vient d'avoir cinquante ans. Il voyage beaucoup, retourne aux États-Unis, où il défend, en accord avec Freud, la pratique de l'analyse par les non-médecins.

La Société Hongroise de Psychanalyse devient une brillante école qui regroupe – parmi les plus connus – Geza Roheim, Fritz Alexander, Alice et Michael Balint, René Spitz et Imre Hermann. L'université toutefois les ignore et ne fait appel ni à leur enseignement ni à leurs recherches. La littérature de cette époque porte cependant l'empreinte de la psychanalyse. L'exemple le plus frappant est celui du poète Attila Jozsef qui fut psychanalysé, et dont l'œuvre est la plus marquante de cette période.

Ce sont les années où Ferenczi écrit ses derniers grands articles, dont on est en train aujourd'hui de redécouvrir l'importance : « Elasticité de la technique » (1928), « L'enfant mal accueilli et sa pulsion de mort », « Principe de la relaxation et néocatharsis », « Confusion de langues entre les adultes et l'enfant », qui sera retiré de la publication prévue au *Zeitschrift*. Ferenczi, explorant à contre-courant de la théorie freudienne d'alors, l'épineuse question de la séduction de l'enfant par l'adulte, est allé trop loin (la complexité des différents facteurs qui aboutirent à une brouille entre Freud et Ferenczi mériterait un plus long développement, et ne peut être ici que rappelée).

Si Ferenczi s'est exclu du Cénacle de Vienne, il n'en est pas moins entouré à Budapest. Ses élèves et ses collaborateurs sont maintenant capables de prendre la relève et prêts à transmettre

son enseignement. Une polyclinique psychanalytique fonctionne, depuis 1931. Elle est dirigée par Balint et sa première épouse.

Ferenczi est malade. Atteint d'une anémie de Biermer, alors sans traitement, il souffre d'un syndrome neuro-anémique. Sa santé lui interdit tout déplacement à Vienne, mais la correspondance amicale avec Freud n'a jamais cessé.

Le premier octobre 1932 est élu premier ministre le général Gombos, pro-nazi. Le 27 février 33, c'est l'incendie du Reichstag. Les intellectuels (Brecht notamment) fuient l'Allemagne. La peine de mort est instituée pour les opposants au régime nazi. Le premier avril, ce sont des mesures discriminatoires contre les Juifs, pour beaucoup de savants et d'artistes, c'est l'exil. Dans une lettre émouvante, Ferenczi conseille à Freud de s'exiler. Le 10 mai, c'est en Allemagne l'autodafé des livres interdits, dont ceux de Freud.

Ferenczi meurt brusquement, atteint de troubles respiratoires liés à une myélite ascendante, le 22 mai 1933.

La nuit allait bientôt tomber sur Budapest.

